

DES ZONES ANTHROPIQUES AUX NIVEAUX ANTHROPIQUES

FROM ANTHROPIC ZONES TO ANTHROPIC LAYERS

Louis HÉBERT

Université du Québec à Rimouski (UQAR)

(louis_hebert@uqar.ca)

Résumé. Nous présenterons d'abord notre interprétation de la théorie des zones anthropiques de François Rastier et discuterons de la manière de l'utiliser. Ensuite, prolongeant la théorie de François Rastier sur les trois niveaux de la pratique sociale – phénophysique, sémiotique et représentationnel –, nous intégrerons les zones anthropiques et les niveaux de la pratique sociale dans un ensemble plus large que nous appelons les « niveaux anthropiques », soit les niveaux ontologiques dans lesquels baigne et se meut l'humain. Les grands niveaux sont le transcendant et l'immanent. Les niveaux immanents sont : le physique, le biologique et le cognitif. Le cognitif se subdivise dans les catégories suivantes : le senti (les perceptions physiques), le ressenti (les affects), le sémiotique (signifiants et signifiés) et le représentationnel (les « images » mentales, etc.). Étendant la distinction de Rastier entre le phénophysique (le monde tel que nous le percevons) et, implicitement, le nouménophysique (le monde en soi tel qu'il est), nous appliquerons la distinction noumèno- et phéno- à l'ensemble des grands niveaux et niveaux anthropiques. On discutera évidemment à savoir si le noumèno existe. Différentes réductions (justifiées ou injustifiées) sont possibles entre grands niveaux ou entre niveaux. Par exemple, pour prendre le sémiotique : le sémiotique peut être réduit au physique (les signifiants seraient des stimuli physiques) et au représentationnel (les signifiés seraient des images mentales) ; le physique peut être réduit au sémiotique (par exemple, dans la sémiotique du monde naturel de Greimas) et le cognitif, au sémiotique (selon la sémiotique cognitive du Groupe μ). Pour donner un autre exemple, dans certaines théories (par exemple, le solipsisme de Berkeley et le courant cittamātra bouddhiste), le physique se réduit au cognitif : l'esprit crée à chaque instant ou a créé en définitive le monde, pensée solidifiée.

Mots-clés: zones anthropiques, transcendance, sémiotique, sémantique interprétative, noumène

Abstract. We will first present our interpretation of François Rastier's theory of anthropic zones and discuss how to use it. Next, extending François Rastier's theory on the three layers of social practices – phenophysical, semiotic and representational – we will integrate the anthropic zones and the layers of social practices into a larger whole that we describe as a system of “anthropic layers”, that is to say, the ontological layers in which human beings exist and move. Extending Rastier's distinction between the phenophysical (the world as we perceive it) and, implicitly, the noumenophysical (the world as it is in itself), we will apply the pheno- and noumeno- distinction to all the major layers and to the anthropic layers. We will obviously discuss whether the noumeno-dimension exists. Different reductions (whether justified or unjustified) are possible between layers of a higher or lower order, and between layers of the same order. For example, to take the example of the semiotic layer: the semiotic can be reduced to the physical (signifiers would then be physical

stimuli) or to the representational (signifieds would then be mental images); the physical can be reduced to the semiotic (for example, in Greimas's semiotics of the natural world), and the cognitive to the semiotic (according to the cognitive semiotics of the μ Group). To give another example, in some theories (e.g., Berkeley's solipsism and the Buddhist principle of *cittamātra*), the physical is reduced to the cognitive: the mind creates the world – thought solidified – whether it does so at every moment or once and for all.

Keywords: anthropic zones, transcendence, semiotics, interpretative semantics, noumenon

1. Notice biobibliographique

Louis Hébert est professeur de littérature à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR). Ses recherches portent principalement sur la sémiotique (textuelle et visuelle), la sémantique interprétative, la méthodologie de l'analyse littéraire, l'onomastique, Magritte, le bouddhisme et la spiritualité. Il a fait paraître une dizaine de livres à titre d'auteur ou de directeur dont : (1) *An Literary Analysis : A Complete Methodology* (Routledge, à paraître) ; (2) *An Introduction to Applied Semiotics* (Routledge) ; (3) *Cours de sémiotique* (Classiques Garnier) ; (4) *L'analyse des textes littéraires : une méthodologie complète* (Classiques Garnier) ; (5) *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée* (Presses de l'Université de Limoges). Il est directeur de (6) *Signo – Site Internet bilingue de théories sémiotiques* (www.signosemio.com), d'un (7) dictionnaire de sémiotique (www.semiotique.org) et (8) d'une base de données Internet sur la quasi-totalité des œuvres et thèmes de Magritte (www.magrittedb.com). Courriel : louis_hebert@uqar.ca. Orcid.org/0000-0002-8991-5316

2. Introduction

Je présenterai d'abord mon interprétation de la théorie des zones anthropiques de François Rastier et discuterai de la manière de l'utiliser. Ensuite, prolongeant la théorie de François Rastier sur les trois niveaux de la pratique sociale – phénoménologique, sémiotique et représentationnel –, j'intégrerai les zones anthropiques et les niveaux de la pratique sociale dans un ensemble plus large que j'appelle les « niveaux anthropiques », soit les niveaux ontologiques dans lesquels baigne et se meut l'humain. Puis, nous verrons différentes réductions (justifiées ou injustifiées) qui sont possibles entre grands niveaux ou entre niveaux. Par exemple, pour prendre le sémiotique : le sémiotique peut être réduit au physique (les signifiants seraient des stimuli physiques) et au représentationnel (les signifiés seraient des images mentales). Enfin, je discuterai des relations entre phénomènes (les choses telles que perçues) et noumènes (les choses telles qu'elles sont), opposition qui traverse tous les niveaux anthropiques.

3. Zones anthropiques

Présentation générale

Voyons d'abord le modèle des zones anthropiques (de *anthropos*, relatif à l'humain) de Rastier (2018, pour la présentation la plus récente), avant de l'intégrer dans un modèle encore plus englobant, celui des niveaux anthropiques.

Selon Rastier, dans toutes les cultures, les contenus sémiotiques (signifiés) et les représentations (« images » mentales) se classent, en principe sans résidu, en fonction de trois zones anthropiques, rassemblées en deux mondes et séparées par deux frontières. Le monde obvie comporte la zone identitaire, de coïncidence (de l'individu, par exemple *je*), et la zone proximale, d'adjacence (des congénères, par exemple *tu*, et du contexte empirique). Le monde absent comporte la zone distale, d'étrangeté (par exemple *il*). La zone distale est réservée pour l'absent, l'impossible, le fictif, l'inconcevable, etc., donc notamment le transcendant (du moins dans l'une des conceptions que l'on peut en avoir).

Entre zones identitaire et proximale se trouve une frontière empirique, peuplée d'intermédiaires appelés *fétiches*. Donnons des exemples pour ce qui est du niveau sémiotique : signes, outils (par exemple, téléphone portable), objets transitionnels (par exemple, doudou), argent. Donnons un exemple pour ce qui est du niveau représentationnel : les fantasmes (non nécessairement sexuels), en tant que scénarios où le *je* se représente en interaction avec les autres ou représente les interactions des autres. Sans doute les mythes personnels sont-ils des fétiches.

Entre les deux premières zones et la zone distale se trouve une frontière transcendante, peuplée d'intermédiaires appelées *idoles*. Des exemples pour ce qui est du niveau sémiotique : œuvres (arts, lois, codes, philosophies, théories scientifiques, œuvres religieuses, objets rituels), instruments (musicaux, scientifiques, rituels, etc.), etc. Les mythes collectivement définis, comme produits sémiotiques, sont assurément des idoles. Donnons un exemple pour ce qui est du niveau représentationnel : les croyances. Lorsque les mythes sont « crus » (ou lorsqu'on les vise comme croyances des autres mais pas de soi), ils constituent des idoles représentationnelles.

Le modèle est capable de descriptions dynamiques, rendant compte de différents parcours entre zones et frontières et également entre contenus sémiotiques et représentationnels (incluant la conservation marquée, où un phénomène reste sur sa position alors qu'on attendait un déplacement) et, enfin, entre une position extérieure au modèle et une position intérieure. Donnons quelques exemples de parcours. Ainsi, par exemple, un non-mythe peut-il devenir mythe ou inversement. Un mythe peut « dégrader » en passant de croyance (idole représentationnelle) à simple œuvre (idole sémiotique), lorsqu'il n'est plus cru. Une base mythique réelle (selon les croyants), extérieure donc au modèle, peut dégrader en intégrant le modèle seulement en tant qu'idole représentationnelle, par exemple si le Dieu réel est réduit à son concept, c'est-à-dire sa représentation comme idole.

Approfondissements

Approfondissons le modèle.

Les zones et frontières peuvent être envisagées soit dans une perspective catégorielle (sans gradation), soit dans une perspective graduelle (avec des gradations). Dans la perspective graduelle les frontières, par exemple, deviennent des bandes frontalières.

Les déplacements sur le modèle peuvent être attendus (réalisant la norme) ou inattendus (réalisant un écart). Ils prennent les formes suivantes :

1. De zone à zone, par exemple d'identitaire à distale : « Je est un autre » (Rimbaud).
2. De zone à frontière ou l'inverse, par exemple d'identitaire à idole : le narcissique se prend pour un dieu.
3. De frontière à frontière, par exemple de fétiche à idole : l'idolâtrie de l'argent ou d'idole à fétiche : la spiritualité (idole) réduite à sa fonction de communication sociale (fétiche), et on va au temple simplement pour se montrer.
4. Du sémiotique au représentationnel ou l'inverse : du signifié de « Dieu » à son image mentale associée, tous les deux idoles.
5. D'un phénomène extérieur aux zones anthropiques à un phénomène qui lui est intérieur ou l'inverse : du vrai téléphone portable à son signifié ou son image mentale, de la transcendance réelle à la transcendance comme idole (par exemple, Dieu réduit au concept de Dieu).
6. D'une position à la même position, dans une perspective catégorielle.
7. D'une position à la même position, dans une perspective graduelle : par exemple, un ami intime (zone identitaire éloignée ou zone proximale proche) devient encore plus intime et donc plus proche dans la zone identitaire. Autrement dit, il y a changement d'intensité de l'appartenance à la position. Notons qu'il y a deux sortes de conservation, ici de non-changement de position : marquée, si le non-déplacement était inattendu ; non marquée s'il était inattendu.

Comme pour tout modèle, on peut considérer l'existence de métatermes, faits de la composition de termes simples et au-delà. En l'occurrence, on peut considérer au moins deux sortes de métatermes eu égard aux zones. Le terme complexe complet sera fait de la somme des zones identitaire, proximale et distale. Le terme complexe partiel serait fait d'un mélange de deux de ces zones (par exemple, le monde obvie est fait des zones identitaire et proximale). En l'occurrence encore, on peut envisager l'existence d'un terme neutre, eu égard aux zones, fait de : ni identitaire, ni proximal et ni distal. Rappelons que le terme neutre n'est pas une classe résiduelle, mais il renvoie à ce qui est marqué comme négation des termes qui le composent. À cet égard, un phénomène externe au modèle (par exemple, un vrai téléphone portable) ne relève pas, à priori du moins, du terme neutre. En principe des métatermes peuvent être faits avec des frontières voire avec frontières et zones.

Fontanille (2021) a récemment proposé, en le dérivant du modèle des zones anthropiques de Rastier, un *modèle de topologie anthroposémiotique* comportant quatre zones et trois frontières. Les zones sont les suivantes : subjectale ou endotopique (par exemple, *je*) ; médiane ou péritopique (par exemple, *je-tu*) ; objectale ou paratopique (par exemple, la « non-personne » *il*) ; extérieure ou utopique (par exemple, « l'absence de personne »). La zone extérieure, de l'absence de personne, me semble correspondre à un terme neutre fait de la négation de la personne, de la copersonne et de la non-personne. Contrairement au modèle de Rastier, celui de Fontanille ne prévoit que des frontières entre zones et aucune entre groupe de zones. L'un des intérêts de ce modèle est considérer que les frontières ou transitions entre zones sont orientées. Autrement dit, la transition n'est pas nécessairement qualitativement la même quand on passe, par exemple, de

la zone 1 à la zone 2 et de la zone 2 à la zone 1. On peut reprendre ce principe pour les zones anthropiques. Cette différence qualitative des transitions peut être rapportée, notamment mais pas exclusivement probablement, à un schéma des surcontraires et souscontraires (selon Zilberberg, voir ma présentation dans Hébert, 2020). Soit le schéma suivant articulant nature et culture (au sens de : produit par l'humain) : (1) nature (des algues), (2) nature-culture (des algues dans un musée), (3) culture-nature (une épave envahie d'algues), (4) culture (un bateau). La position 2 est la transition orientée quand on part de 1 en se rapprochant de 4 (parcours montant) ; la position 3 est la transition orientée quand on part de 4 en se rapprochant de 1 (parcours descendant). Les positions 2 et 3 peuvent être interprétées de manière quantitative (par exemple, dans 2 la nature est plus intense que la culture) et/ou qualitative (par exemple, dans 2 la nature régit la culture). L'interprétation quantitative explique, malgré tout aussi bien que l'interprétation qualitative, la différence qualitative entre 2 et 3.

4. Niveaux anthropiques

Les niveaux sémiotique et représentationnel, et donc le modèle des zones anthropiques qu'ils sous-tiennent, intègrent une typologie globale que nous avons appelée, en toute logique et en l'honneur du modèle de Rastier, les niveaux anthropiques.

Le modèle ontologique général le plus ancien et le plus durable de notre culture est assurément le dualisme en niveaux matière / esprit ou physique / cognitif. Des variantes peuvent placer un intermédiaire – qui est lui-même un niveau ou seulement un intermédiaire – entre les deux opposés, par exemple le biologique. En effet des modèles triadiques existent, comme le modèle traditionnel physique (corps) / esprit (cognitif) / spirituel (âme). Rastier, quant à lui, a proposé un modèle triadique original.

Rastier, dépassant le dualisme matière / esprit, considère que toute pratique sociale suppose l'interaction de trois niveaux, dont le second est l'intermédiaire entre les deux autres : phénoménologique, sémiotique et représentationnel. L'originalité du modèle de Rastier est, d'une part, de distinguer entre le phénoménologique (le monde physique tel que perçu par nos sens) et, implicitement, le nouménologique (le monde physique tel qu'il est en réalité) et, d'autre part, de placer le sémiotique comme médiateur : les signifiants (par exemple, les phonèmes) ont des corrélats qui sont des stimuli physiques périsémiotiques (par exemple, les phones) et les signifiés ont des corrélats qui sont des représentations, en gros des « images » mentales.

Notons cependant que le Groupe μ (1990) dès 1977 avait placé le logos (la parole) comme médiateur entre anthropos (l'humain) et cosmos (le monde). En effet, le Groupe μ (1990) considère que tout poème – en tout cas la poésie en général – repose sur une structure thématique tripartite : cosmos (le monde), anthropos (l'humain) et logos (le langage) ; structure dans laquelle le logos agit comme intermédiaire entre les deux autres éléments de celle-ci. Je généraliserai le logos, c'est-à-dire le système ou le produit langagier (oral et/ou écrit), en système ou produit sémiotique ou semios si l'on veut ; on pourrait également ajouter – en le fondant ou non avec le semios – le cognos, la sphère des représentations (images mentales, au sens non nécessairement visuel) et processus mentaux. Et je considérerai que cette structure tripartite se retrouve, est susceptible de se retrouver dans tout produit sémiotique (du moins d'une certaine étendue) et pas seulement dans les poèmes, les œuvres littéraires ou mêmes les œuvres artistiques. Je dirai même que cette structure thématique pourrait refléter la structure du réel : par exemple, la position intermédiaire

du sémiotique entre l'humain et son monde. Il reste à savoir si la structure tripartite rend compte de tout le thématique (de tous les contenus sémiotiques), de tout le réel sans résidu (sans élément qu'on ne réussirait pas à placer dans cette structure). Nous pouvons rabattre l'opposition nature / culture – opposition collective à la base du contenu de tout produit sémiotique selon Greimas¹ – sur la structure tripartite. Le cosmos relève évidemment de la nature ; le semios, de la culture ; tandis que l'humain agit comme intermédiaire entre les deux premières instances. L'humain est nature par son corps et culture par ses productions sémiotiques et, du moins certaines d'entre elles, cognitives ou actionnelles ; mais le corps lui-même n'est pas entièrement naturel, les constructions culturelles jouant un rôle même dans les perceptions sensorielles les plus élémentaires (ainsi le bébé dans le ventre de sa mère reconnaît et apprend les intonations de la langue qu'on parle autour de lui). Ainsi le Groupe μ (2015), en cherchant à montrer la continuité de la sémiose entre perception (régie par la sémiose courte) et interprétation (régie par la sémiose longue) veut-il relativiser l'opposition nature / culture, mais semble-t-il en considérant que le naturel sous-tend le culturel et donc est premier. Cela étant, Rastier (2003) nous invite – à propos du signe (qui est élémentaire) et du texte (qui est fondamental), mais on peut en faire un principe général ou du moins l'appliquer à la tripartition – à éviter « de confondre le fondamental et l'élémentaire : si par exemple le signe linguistique (morphème) est une unité minimale, elle n'est pas pour autant fondamentale. » En conséquence, l'élémentaire de la sémiose courte n'en fait peut-être pas pour autant le fondamental de toute analyse sémiotique.

On obtient la typologie présentée ci-dessous à partir de la typologie de Rastier : si (1) on généralise le représentationnel en niveau cognitif et que l'on subdivise ce niveau en autant de niveaux généraux prépondérants ; si (2) on distingue un grand niveau immanent et un grand niveau transcendant (nous parlons de transcendance spirituelle et non de transcendances non spirituelles, du moins à priori, comme la Nation, la Fraternité, l'Humain, la Beauté) et un niveau intermédiaire immano-transcendant ; si (3) on place le biologique comme intermédiaire entre le physique et le cognitif ; si (4) on distingue une modalité nouménale (les objets en eux-mêmes) et phénoménale (les objets tels qu'il sont perçus par un observateur donné) pour chaque niveau ou grand niveau. À noter que le sémioticien doit décrire, d'une part, non seulement ce qui est, mais ce qui est possible ou seulement imaginable (voire il doit essayer d'approcher l'impensable ou l'incaractérisable) et, d'autre part, non ce en quoi il croit, mais ce en quoi d'autres – voire une seule personne – croient. Ainsi en est-il de la transcendance spirituelle, grand niveau existant, sinon important, sinon primordial, pour grand nombre d'humains. À noter enfin que le noumène est souvent considéré soit comme inaccessible (sauf condition spéciale, par exemple peut-être après la mort), soit comme inexistant (par exemple, dans certaines philosophies bouddhistes), tout n'est alors, en pratique ou dans les faits, que phénomène (ou, pour les bouddhistes ultimement, au-delà de noumène et phénomène). Voici donc la typologie des niveaux anthropiques :

A. GRAND NIVEAU DE L'IMMANENCE : nouméno/phéno-immanent.

1. niveau physique : nouménophysique et phénophysique (le monde physique tel que nous le percevons).
2. niveau biologique : nouménobiologique et phénobiologique.

1. L'opposition individuelle à la base du contenu de tout produit sémiotique, selon Greimas, est vie / mort.

3. niveau cognitif (sens large) : nouménental et phénoménal (tel que perçu par l'esprit lui-même à travers ses filtres).

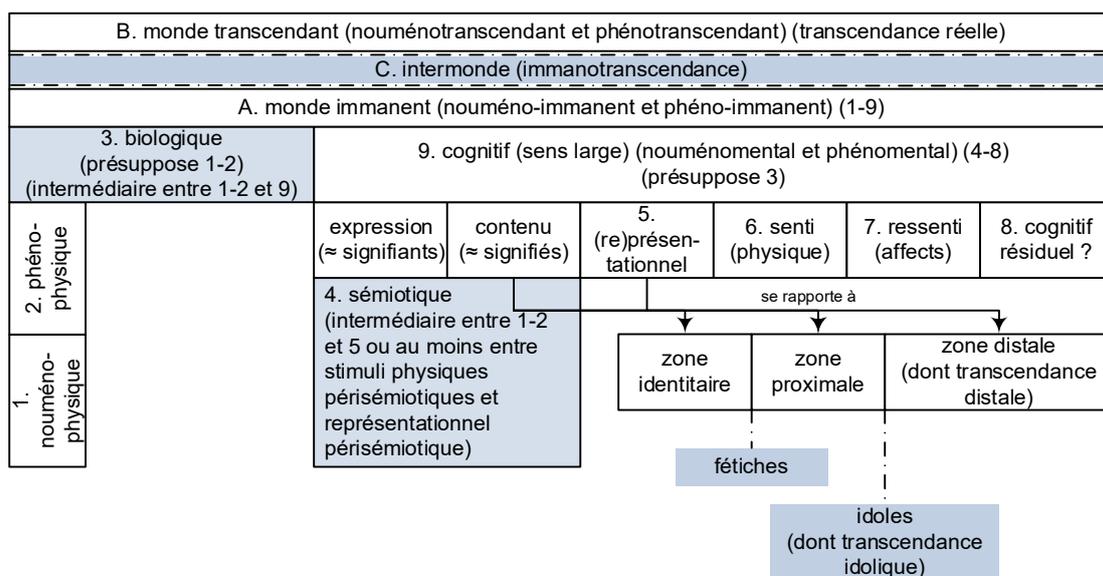
- 3.1 sous-niveau sémiotique (textes, images, etc.).
- 3.2 sous niveau des représentations (« images » mentales, concepts, propositions ? raisonnements ? opérations mentales ? etc.?).
- 3.3 sous-niveau des sentis (physiques ; sensorialités visuelle, auditive, etc.).
- 3.4 sous-niveau des ressentis (affects : émotions, sentiments, etc.).
- 3.5 sous-niveau cognitif (sens restreint) autre (?).

B. GRAND NIVEAU DE L'IMMANO-TRANSCENDANCE : nouméno/phéno-immano-transcendance

C. GRAND NIVEAU DE LA TRANSCENDANCE : nouméno/phénotranscendant

Le schéma ci-dessous représente notre propos en ajoutant quelques précisions, notamment l'intégration des zones anthropiques. À noter que les stimuli physiques périsémiotiques sont, par exemple, les phones, associés à leur signifiant correspondant, les phonèmes, et que les représentations périsémiotiques sont des images mentales suscitées et contraintes par le sémiotique. Comparez, dans cet exemple de Rastier, l'image mentale différente du poisson suscitée par : « Le canari et le poisson » (petit et domestique) par rapport à « Le cormoran et le poisson » (gros et sauvage).

Les niveaux anthropiques et les zones anthropiques



Parmi les choses qui restent à faire pour compléter la typologie des niveaux anthropiques, il faudrait éventuellement subdiviser en niveaux le transcendant et l'intermonde.

Cette typologie se veut fondamentale et est donc intéressante et utile en elle-même, ne serait-ce que pour situer le sémiotique (et les autres parties de la typologie) et lui donner sa « valeur » par interdéfinition au sein d'un même ensemble, en vertu du principe structuraliste de « différence ». Mais que nous apporte-t-elle pour l'analyse ? Prenons les mythes qui représentent la transcendance. Comme on peut distinguer cinq sortes de transcendants à l'aide des niveaux et zones anthropiques, on peut distinguer autant de sortes de mythes : (1) transcendance idolique sémiotique ; (2) transcendance idolique représentationnelle ; (3) transcendance dans la zone distale (et non à sa frontière comme les idoles) ; (4) immano-transcendance ; (5) transcendance. Par exemple, à considérer que Dieu est objet de mythes, il peut être envisagé comme concept thématique (1) (par exemple comme objet d'une théorie religieuse) et représentationnel (2) (par exemple comme objet d'une croyance religieuse) habitant donc la frontière transcendante. Ici « concept » veut dire signifié ou image mentale stabilisée. Le Dieu thématique et représenté comme être personnalitique (3), et non concept, habite nécessairement la zone distale (certainement si on le conçoit comme incaractérisable, indicible et, plus généralement insémiotisable et mentalement irréprésentable). Dans le monde ou la frontière immanotranscendante, on peut placer, par exemple, les intermédiaires entre Dieu le père et le monde immanent, soit Jésus et le Saint-Esprit (4). Une autre solution serait de les placer comme moins « loin » dans la frontière idolique et dans la zone transcendante que ne l'est Dieu le père ; en effet, les zones et frontières peuvent être envisagées certes comme catégorielles (sans degrés) mais également comme graduelles (avec des degrés). Enfin, le Dieu réel (5) (s'il existe) habite la transcendance réelle (si elle existe).

Diverses réductions sont possibles entre les termes de notre typologie. Une réduction – juste ou erronée – consiste à considérer que A n'est en définitive qu'un B, B étant (alors) plus vrai, fondamental, important que A. Voyons quelques-unes des réductions possibles.

La réduction peut intervenir entre grands niveaux. Par exemple, le matérialisme réduit à l'immanent le transcendant. L'inverse est possible et, par exemple, le panthéisme généralisé considère que tout phénomène, naturel ou culturel, est (d'abord) Dieu, donc transcendant. Reste à savoir si Dieu est plus grand que cette somme ou est seulement coextensif à cette somme.

La réduction peut intervenir entre niveaux. Par exemple, pour ce qui est du sémiotique, les signifiants sont réduits au physique lorsqu'on considère qu'ils sont des stimuli physiques ; les signifiés sont réduits au cognitif – et les signifiants aussi – lorsqu'on considère qu'ils sont des représentations, des objets mentaux non autonomisés dans le niveau sémiotique. Le sémiotique peut être réduit au cognitif puis le cognitif au physique, par exemple dans le monisme du physicalisme, pour qui l'esprit émerge du biologique, voire du cerveau seul, et le biologique émerge de la matière. Inversement, le physique (et le biologique) peut être réduit au cognitif, par exemple dans le monisme des idéalismes, comme celui de l'école bouddhiste du tout-esprit (*cittamātra*) ou le solipsisme de Berkeley. Le physique (et le biologique) peut être réduit au sémiotique, par exemple dans la théorie de la sémiotique du monde naturel de Greimas, dans laquelle le monde physique (et biologique) est considéré comme un plan de l'expression (fait de signifiants donc) ou comporterait les deux plans sémiotiques, du contenu (fait de signifiés) et de l'expression ; mais dans cette théorie, le physique (et le biologique) ne serait pas que sémiotique. Le cognitif peut être réduit au sémiotique. Greimas n'a pas vu ou voulu cette réduction possible, mais on s'en rapproche avec la sémiotique cognitive du Groupe μ (2015). Tout pourrait être réduit au sémiotique, si tout, l'humain, l'univers, etc., ne serait que signe. Peirce dit bien que tout peut

être vu comme signe – grâce à ce que Klinkenberg appelle la « décision sémiotique » – mais ne peut être limité à cette nature (sauf s’il s’agit de signes « purs »).

5. Noumène

En guise de conclusion, proposons quelques questions cavalières sur le noumène que nous avons entrevu plus haut et qui, avec le phénoménal, dédouble ou modalise chacun des niveaux anthropiques. La première question est à savoir si un noumène existe ou si les candidats noumènes ne sont en définitive que des phénomènes plus « profonds ». Si un noumène existe, possède-t-il des caractéristiques, autres que des hypocaractéristiques comme d’exister, d’être associé à des phénomènes, etc. ? La question peut paraître étrange, mais au moins pour les philosophies bouddhistes, du point de vue de la réalité absolue (et non de la réalité relative, ordinaire), rien – du moins la nature de bouddha en chaque être, sa conscience pure, la nature de l’esprit – n’a de caractéristiques, car tout est au-delà de toute opposition, comme celle d’avoir ou ne pas avoir de caractéristiques. Bien que d’être au-delà de... semble en définitive une caractéristique, tout est au-delà de au-delà et non au-delà, etc. Si des caractéristiques du noumène existent sont-elles connaissables et/ou expérimentables ? Si elles sont connaissables – c’est-à-dire saisissables par la pensée ordinaire, conceptuelle, duelle, à base d’oppositions –, elles sont, je dirai, nécessairement sémiotisables, par exemple, dicibles (et nécessairement constituables en représentations mentales). Si elles sont connaissables sont-elles par ailleurs aussi expérimentables ? Si elles ne sont pas connaissables, sont-elles par ailleurs expérimentables ? C’est ainsi que les théories spirituelles considèrent souvent que la transcendance est inconnaissable, mais est expérimentable (par exemple, dans l’expérience mystique). Je pars du principe qu’une expérience ordinaire, et à plus forte raison une expérience de la transcendance, est au-delà du connaissable et donc du dicible (mais si le langage figuré peut se rapprocher de son objet, par exemple Dieu conçu comme « ténèbres lumineuses »). Si le noumène est existant et est connaissable / inconnaissable (et donc sémiotisable / insémiotisable) et/ou expérimentable / non expérimentable, à quelles conditions et par qui ? Est-il connaissable et/ou expérimentable en totalité / en partie, en intégralité / en approximation, avant la mort parfois (par exemple, dans l’expérience mystique), après la mort (si quelque chose y survit) toujours et pour toujours, par l’humain, le savant, le philosophe, l’artiste, par Dieu, les saints, les bouddhas, etc. ? Le transcendant n’est-il que le noumène ou n’est-il que la somme du noumène et du phénoménal ? Les bouddhistes répondraient bien sûr qu’il est au-delà de l’opposition noumène / phénomène, comme de toute autre opposition et que, bien qu’il soit expérimentable, il s’agit d’une « expérience » au-delà de l’opposition sujet / objet et donc il ne s’agit pas d’une « expérience » au sens ordinaire du terme.

6. Références bibliographiques

FONTANILLE, Jacques, « Le spirituel entre immanence et transcendance. De la spiritualité “moderniste” à la spiritualité “écologique” » [communication et diaporama], colloque *Sens de la transcendance. Sémiotique et spiritualité*, juin 2021.

GROUPE μ , *Principia semiotica. Aux sources du sens*. s.l. : Les impressions nouvelles, 2015.

GROUPE μ , *Rhétorique de la poésie : lecture linéaire, lecture tabulaire*. Paris : Le Seuil, 1990 [1977, Brussels : Complexe].

HÉBERT, Louis, *Cours de sémiotique*. Paris : Classiques Garnier, 2020.

RASTIER, François, « De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie ». *Texto !*, juin-sept. 2003, http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html, consulté le 20 juillet 2021.

RASTIER, François, *Faire sens*. Paris : Classiques Garnier, 2018.